

François II et Albert

Les baïonnettes de François II

On appelait François II le fils aîné de notre grand-oncle François Ier. Notre grand-père Pépé Félix n'appréciait guère ce neveu, maigre au teint huileux, poil ras et regard raide. Il le surnommait "la baïonnette capitaliste". En effet, ce François II traîna longtemps un roquet obèse empourpré d'eczéma finement nommé Baïonnette. D'autre part il professait des opinions reconnues en défaveur du Prolétariat International, à preuve son bras droit perdu à la Grande Guerre capitaliste de 14-18 : François II y partit fleur au fusil quand ses frères et oncles, gens normaux, se planquaient en se fabriquant des coliques incontestables car dans la famille, les conscrits utilisaient la merde à répétition stratégique pour échapper à l'armée : ils faisaient sur eux. Seul François II joua le héros dans les vents patriotiques de ces années glorieuses en utilisant les feuillées. Résultat, son envoi sur le front où un éclat d'obus le trancha au coude et emporta son bras droit en villégiature perpétuelle sous les coquelicots de l'Argonne, "région de collines boisées, située sur les confins de trois départements, Ardennes, Marne et Meuse". Du coup la Nation se fit un devoir de le récompenser de ce bras tombé au Champ d'Honneur en lui apprenant à écrire de la main gauche, prouesse que l'instituteur avait eu beaucoup de mal à lui faire accomplir naguère de la main droite. Ensuite, la Patrie éducatrice et reconnaissante offrit à cette main gauche habile désormais à la ronde et à l'anglaise, un emploi réservé de gratte-papier dans l'Administration des Tabacs et Allumettes, faisant ainsi d'un manchot, le premier Fonctionnaire "Assis" de la parenté. De l'autre bout de la table, je l'entendais crier : «Assis ! Assis !» je cherchais des yeux Baïonnette, croyant qu'il commandait à sa chienne rouge. Mais non : il invoquait le fantôme de son bras, François II. Il martelait son titre de gloire au dessert d'un repas de baptême : nous comptions parmi nous un Croix-de-Guerre si méritant qu'il se dirigeait "assis" dans les bureaux vers la Pension de Retraite. Cette gloire ne rehaussait-elle pas toute la famille ?

En vérité, je comprenais mal qu'il se vantât aussi d'appartenir aux Gueules Cassées puisque sa gueule allait très bien pour un vieux de son espèce et qu'en l'occurrence il s'agissait de bras. Les petits vieux de la Loterie Nationale vendaient dans leur guérite des billets d'une "série Gueules Cassées" fort intrigante et je me souvenais qu'une fois j'avais demandé à Papa si on réservait ces billets aux gens comme le cousin François II, auxquels il manquait un morceau , «je ne me mêle pas de la famille de ta mère» répondit Alphonse et je vis à l'œil de Juliette que la gifle lui démangeait la main si bien que moi non plus je n'aimais pas beaucoup ce vieux cousin compliqué et encore moins sa femme Adrienne boudinée dans des robes vermillon qui claquaient comme des drapeaux.

Cette étrangère à l'accent du Nord et même pas gênée de se proclamer Champenoise, travaillait aussi à la Régie, mais section emballage. Elle renchérisait sur la gloire du Fonctionnaire Assis : "Sans compter la responsabilité. Vous comprenez, chez nous dans les Tabacs et Allumettes, François bénéficie du statut d'Employé aux Ecritures, ça se respecte !" Elle bénéficiait, elle, d'une voix qui en imposait, une de ces voix catholiques tirant sur le contralto et admirablement accordé à son corps de cathédrale rousse aux rondeurs dures. A cause de Baïonnette, on lui prêtait la tristesse de n'avoir pas eu d'enfant ni même les plaisirs préliminaires conduisant à la maternité car les persifleurs familiaux murmuraient que les éclats de l'obus de l'Argonne lui avaient aussi enseveli dans la villégiature perpétuelle un autre membre que son bras droit, à François II. Mais qu'en savait-on ? Ils formaient un couple opaque.

Une fois seulement, Pépé Félix tenta une parade au coup du fonctionnaire "assis". Lui, simple douanier corvéable selon les trois-huit, jouissait du statut de fonctionnaire "debout"; Ce titre lui accordait le bénéfice de la retraite à cinquante ou cinquante-cinq ans, et le privilège de plaindre ces infortunés "assis" qui ne pourraient prétendre à leur pension qu'à soixante ans sonnés. « Oui, mais

la Croix avec citation ! clama François II en agitant sa manche vide sur le saladier de fraises au vin. Les années de tranchées ! Les droits des Anciens Combattants ! Mon bras en Argonne qui ne compte pas pour du beurre au tiroir-caisse ! Ça me totalise un fameux bonus, crois-moi, Tonton Félix ! »

Félix hochait la tête. Il ne répondit rien à la Baïonnette Capitaliste, cela me surprit à cause de son obstination syndicale bien connue d'avoir toujours le dernier mot. Mais plus tard dans l'autobus du retour, je l'entendrais confier à Adèle : Tout de même, un bras droit, les pauvres ! Tu te rends compte, ma chérie, de tout ce qu'on peut faire, nous autres complets, grâce au bras droit et grâce à la main qui va avec, en plus des cinq doigts, le pouce et les autres ?

- Pas seulement François qui fait pitié, disait Adèle. Tu as vu qu'elle lui a dépiauté les morceaux de daube ? Il ne sait pas tenir un couteau. Elle surtout, je la plains. D'ailleurs, comme il lui parle !

- Voilà ce que je me tue à t'expliquer. Ça ne diminue pas seulement l'individu, un bras en moins, surtout le droit. Non ! ça diminue le couple tout entier !

Adèle se blottissait amoureusement contre Pépé qui bombait le torse avec l'affectation de trouver tout naturel à son âge la cajolerie de sa jeune compagne.

Ce couple opaque d'Adrienne et de François II habitaient en propriétaires avec leur Baïonnette de compagnie, une vraie villa indiquée comme telle par l'inscription "Villa Nous Deux" en lettres rouges de céramique incrustées sur un pilier soutenant le portail imitation fer forgé passé au minium. Et en effet, cette habitation comportait tous les signes distinctifs de la villa véritable : le muret grillagé de l'enceinte, le jardinet planté de géraniums, l'allée cimentée conduisant droit aux trois marches d'escalier, l'étroit perron protégé de la marquise en vitrage grenat, les crépis extérieurs rugueux à la tyrolienne. Bien sûr, avec leurs deux traitements de fonctionnaires des Tabacs et Allumettes, pas d'enfants qui vous épuisent en sacrifices, la pension qu'il continuait à toucher pour son bras en villégiature, ajouté probablement à un petit héritage du côté d'Adrienne, ah! ils avaient pu se l'offrir, la villa individuelle, eux ! Ils disposaient même, paraît-il, d'un cabinet de toilette, pièce munie d'un lavabo rien que pour se laver, et surtout d'un living. A quoi sert un living? Hé bien, à rester chez soi quand on ne mange pas dans la salle à manger ni ne dort dans la chambre à coucher. Une pièce exprès pour regarder le journal, tricoter, écouter la T.S.F. si on possède le poste. Cette résidence avec living éblouissait toute la famille. Elle justifiait les opinions capitalistes de François II, logiquement en usage chez les possédants.

Nous demeurions tous dans des logements prolétariens, pans de fermes désaffectées, loges de service, maigres immeubles de banlieue. L'un des nôtres cependant avait acquis déjà la qualité de bourgeois et cette villa, dotée de tous les attributs des villas authentiques, justifiait les ambitions que nos parents reportaient sur leurs petits écoliers. Qu'on devait vivre heureux dans un pavillon tout seul à soi !

Il arrivait que le dimanche la promenade le long de la voie ferrée conduise nos pas sur la route de la Bouiche, nous passions devant la Villa Nous Deux en retenant nos souffles, si des fois Adrienne se trouvait dans le jardinet à soigner les géraniums, probablement nous inviterait-elle à entrer mais Papa n'allait pas sonner au risque de les déranger, imposer les enfants sans avoir reçu d'invitation en règle, cela ne se fait pas entre cousins pas assez intimes. D'ailleurs la villa semblait assoupie. Une fois pourtant, Juliette osa tirer sur le fil de fer marqué "sonnez". Une aigre clochette se fit entendre sur le perron. Un aboiement, mollement rageur, se déclencha vaguement. Aucune porte ne s'ouvrit.

- J'ai vu bouger derrière un rideau! dit Juliette. Si, je t'assure. J'ai même entendu Baïonnette...

- Tu rêves, dit papa. Pourquoi ne répondraient-ils pas ? Venez les enfants, on se sauve! Juliette ma chérie, je t'en prie, n'insiste pas !

- La famille leur fait honte, dit Juliette.

Elle cracha discrètement sur le minium du portail avant de rebrousser chemin.

Bien plus tard, j'avais depuis longtemps perdu mes émerveillements enfantins devant les mystères des livings, j'ai quand même pénétré une fois, par hasard, dans cette villa encore en état de

fonctionnement mais enfin devenue sans intérêt à mes yeux blasés d'adolescent. Nous ne fréquentions pas les François II, nous ne parlions jamais d'eux, monde devenu étranger. La famille élargie par les mariages, allongée par les naissances ne se réunissait plus aussi communément pour bâfrer aux occasions carillonnées, et puis ça soulevait trop de bagarres entre les déclarés Cocos et les soupçonnés Collabos engendrés par la Libération. Et puis les temps favorisaient les égoïsmes, dénouant les liens du sang.

J'avais alors dans les treize ans. J'accompagnais mon inséparable copain Vinay dit Piyou, fils d'un ingénieur des Tabacs et Allumettes. Son père l'avait chargé de porter chez les retraités François II et Adrienne une demi-bourriche d'huîtres. Aux alentours de Noël, leur coopérative d'entreprise faisait des achats groupées de gourmandises pour le réveillon mais il semblait que ces deux-là, malades, ne pouvaient pas venir retirer leur commande. Et les huîtres n'attendent pas. Piyou fait tinter longuement la méchante clochette, j'ai l'impression que la villa devant nous se pelotonne encore plus crispée dans son silence.

- Ils ne répondent jamais quand on sonne, dis-je. Même la famille.

Nous escaladons le portail avec la demi-bourriche. Je nous revois sur l'étroit perron, le teint mâché par la lumière grenat de la marquise vitrée. Piyou tambourine à la porte. Finalement, on entend la voix de François II.

- Passez ! Pour les antituberculeux, on a déjà donné !

Piyou explique alors qu'il ne s'agit pas de timbres mais des huîtres des Tabacs et Allumettes, mission de son père, Monsieur Vinay, l'Ingénieur. A ce nom, la porte s'ouvre aussitôt. J'ai la surprise de découvrir François II, vieilli, vêtu seulement d'une longue chemise. Il nous fait entrer. La maison sent la soupe aigrie, le tabac froid, le vieux renfermé. Et lui, qu'il a l'air recroquevillé ! Je ne l'avais pas revu depuis des années. Vraiment, il se ballade en chemise de nuit au milieu de l'après-midi. Il enroule un lourd cache-nez sous le menton et glisse les pieds dans de grosses charentaises fourrés.. Il cligne des yeux. Il a des joues écumeuses de mal rasé. Il reconnaît Piyou.

- Aide-moi, mon petit Jean-Michel, lui dit-il. Avec ton copain, portez donc la bourriche dans la cuisine. Moi, avec mon bras, vous comprenez...

En manière d'excuse, il agite avec son moignon la manche vide de sa chemise comme il le faisait autrefois sur les tablées de baptême. Dans la cuisine, la table, l'évier croulent sous la vaisselle sale, des saladiers jonchent les tomates rouges, des restes de sauce tomate y moisissent.

- Ne faites pas de bruit, elle repose, dit-il mystérieusement, sans préciser de qui il parle. Je ne voudrais pas la réveiller.

- Qui tu as fait entrer ? crie aussitôt, comme pour le démentir, une voix de contralto catholique .

- Le petit Vinay, il apporte les huîtres. Ne t'inquiète pas !

- Hé bien, tu vas pas le recevoir dans la cuisine ! On peut le voir ?

François II ouvre la porte, nous pénétrons dans le fameux living, confit de pénombre.

Adrienne s'étale sur un canapé. Méconnaissable, enflée, monstrueuse. Elle drapait ses volumes sous un châle gris pachyderme où son visage ravagé de couperose éclate comme un masque égaré sur l'éléphant de Pinder.

- Mes pieds ne me portent plus, dit-elle. Et dans les mains j'ai le rhumatisme paralysant. Voyez !

Elle tire sa main droite de dessous le châle, nous l'exhibe : un quignon congestionné d'où jaillissent, boudins tordus, des doigts martyrisés.

Quel étrange endroit, ce fameux living où elle campe derrière des rideaux tirés. Partout des réclames de bistrots, Gitanes et Gauloises, qui dansent le fandango en ombres défraîchies sur les murs. Au chevet du canapé d'Adrienne, sur un guéridon, je reconnais Baïnonnette la chienne, elle paraît moins bouboule, elle se tient la gueule levée, pimpante, fraîche et rose, elle a l'air de sourire, elle ne bouge pas, elle prend la pause et puis je réalise qu'il s'agit d'une dépouille empaillée. Adrienne la caresse distraitemment. Sur la cheminée tendue d'un drapeau tricolore, autour d'un bouquet de coquelicots en papier crépon, se dresse une étrange collection de lames debout qui brillent dangereusement, la pointe en haut, agressives.

- Ah! je vois que tu regardes mes baïnonnettes, mon petit Jean-Michel ? dit François II, tout miel. Je le savais bien, voilà qui va intéresser des jeunes ! Hé bien, tu te trouves devant la collection

complète, saluez, la Bleusaille ! Tous les modèles de la Grande Guerre, ceux des Alliés à droite, à gauche ceux des Alboches et au centre les plus beaux, les perce-cochons de nos vaillants Poilus. Tiens, notre chef d'œuvre : l'épée-baïonnette du Lebel. Admire ! Avec sa lame quadrangulaire, ça faisait mal ! Ah! le Boche qui la prenait dans le cul, dis donc, quel quart d'heure ! Attention : toutes ces lames ont servi. Authentiques ! Mais j'ai nettoyé le sang. Adrienne ne supportait pas.

Adrienne ne détache pas de moi ses yeux injectés de rouge. Son regard aigu m'intimide. Je n'ose pas me faire reconnaître. Je lui souris.

- Toi, je t'ai déjà vu, me dit-elle enfin, sévère. Pourquoi tu viens ici ?

- J'accompagne mon copain.

- Tu viens pour espionner. Ta sale mère t'envoie, hein ?

Elle soupire et regarde François II.

- Vraiment, tu ne le remets pas, ton petit cousin ? lui demande-t-elle. Le petit de cette teigne de Juliette.

La remarque m'arrive comme une gifle.

- Je vous interdis d'injurier ma mère, dis-je.

- Toute la famille te chantera la même rengaine sur ta mère, tu le sais bien ! Si ça se trouve tu en souffres tout le premier. Pauvre petit ! Ça n'a pas commencé d'aujourd'hui, la méchanceté de Juliette.

- Foutez le camp, crie François II. Ouste ! Schnell ! Pas de vermine chez moi ! Bolchevique !

Il brandit un tisonnier. Il me l'agite sous le nez. On file d'un bond. La porte d'entrée claque sur nos talons. Nous n'éclatons de rire qu'après avoir escaladé le portail.

Bolchevique ! L'allusion dans la bouche de François II visait son oncle Pépé Félix, grand militant du Proletariat International dans les Alpes -Maritimes, nuance stalinien indélébile. De son côté, Félix avait retaillé à son neveu détesté l'ancien titre de "Baïonnette Capitaliste" en celui, plus à la mode, de "Collabo", tout court. Saura-t-on jamais les sordides dessous de ces bonnes haines familiales que les gens simples savent inventer aussi bien que les royales dynasties dont on fabrique du shakespeare ? Je ne jurerais pas, par exemple, que François II n'ait conseillé à aucun milicien de mettre son oncle au diapason pétainiste ni qu'en retour Félix n'ait jamais suggéré à des maquisards F.T.P. de serrer de près son réactionnaire de neveu. Utiliser l'Histoire aux petites vacheries entre parents, il suffisait que l'un en soupçonnât l'autre pour défaire les tablées rituelles d'avant-guerre, où les farcis, la daube et les gnocchis réajustaient l'unanimité du sang. Les Maury ne se retrouvaient plus qu'aux enterrements, pincés, pressés, et pleins d'idées assassines derrière le sourcil, du genre : à qui le tour la prochaine fois ? D'ailleurs prétextant leur âge, leur mauvaise santé, Adrienne et François II avaient cessé de participer aux célébrations de funérailles mais nous recevions, invariablement calligraphiées de cette fameuse anglaise de la main gauche que les ans faisaient à peine trembler, leurs sincères condoléances, leur prière qu'on excusât leur absence aux obsèques, leur promesse enfin de nous accompagner la prochaine fois au cimetière quand ils s'y rendraient pour n'en plus revenir.

J'ai découvert dans Nice-Matin le dernier exploit de François II, sous le titre: "Drame de la vieillesse". L'article relatait que, pris d'un accès de folie furieuse pendant la nuit, le Président d'honneur de l'Amicale des Poilus de La Bouiche, avait poignardé sa femme grabataire et qu'au matin on avait retrouvé le meurtrier inconscient errant en chemise dans la campagne.

En fait, on l'avait capturé dans un champ de tomates du Plan de Glu, à une vingtaine de kilomètres de la villa. Il cherchait l'Argonne. Il avait fait tout ce chemin dans la nuit, vieillard manchot encore en chemise de nuit sous le soleil de dix, onze heures, et qui, les pieds en sang, courait les sentiers pleins de coquelicots entre les serres des jardins et, de son bras unique, agitait un chien empaillé en menaçant les maraîchers de leur trouer la peau s'ils s'obstinaient à lui camoufler la route du Front. En son honneur, le garde-champêtre de Glu donna de la sirène municipale et les gendarmes, les pompiers, un docteur puis les infirmiers des fous le maîtrisèrent et l'emportèrent. Les gendarmes reconnurent tout de suite le Poilu des Tabacs et Allumettes, notable des minutes de silence devant

tous les monuments-aux-morts du Canton. Quand ils arrivèrent à la villa prévenir sa femme, ils trouvèrent les portes ouvertes et dans le fameux living Adrienne extatique en train de jouer à la bouée sur un déluge de sang, la collection internationale de baïonnettes cloutée méthodiquement sur son cadavre d'éléphante.

François II finit à l'asile de Saint-Pons, chez les fous, sans même passer devant un juge.

Le crime d'Albert

De cet Albert, fils cadet de François Ier après François II, je ne sais pas grand chose. Notre grand-père Pépé Félix préférait ce neveu-là à tous les autres parce que ledit Albert partageait à la fois son goût pour la chasse et ses opinions en faveur du Prolétariat International. Il ne disait donc aucun mal de lui, rien, pas un ragot qui lui donnerait moins de pâle innocence dans mon souvenir.

Grâce à son statut de prolétaire, il rumina longtemps des revenus de propriétaire. En effet il gérait, officiellement à titre d'employé, le domaine familial pour le compte de son père mystérieusement disparu, enlevé par un commando de séraphins, paraît-il. En fait Albert exploitait les terres pour son compte personnel sous prétexte d'aider sa vieille mère. Cet arrangement lui mettait sous les dents tous les revenus de la propriété.

Ses frères et sœurs, et surtout son aîné François II, l'accusaient de croquer leur part d'héritage.

- Quel héritage ? disait-il hypocritement. On n'hérite que d'un mort. Or notre pauvre papa ne bénéficie pas du statut de décédé. Ou alors cela reste à prouver ! Moi, je me refuse à demander ma part d'héritage avant l'annonce de son trépas. Que je souhaite le plus tard possible !

L'homme avait le teint violet, comme si lui avaient déteint sur les joues les pétales de ces violettes dont il a inauguré le juteux bizenesse dans la région. Mais surtout, on voyait ses dents. Lui qui se débrouilla si bien pour croquer ou grignoter tous les héritages, avait commencé par s'en donner les outils et avait reconverti le legs du formidable nez de son père en dentition de même calibre : il affichait des dents si excessives en longueur qu'elles l'empêchaient de fermer les lèvres, ce qui lui donnait l'air effrayant d'un lapin. Enfant, j'avais peur qu'il m'embrasse et maintenant, je me demande encore avec quelle sorte de baiser il a mordu Clémence Vergano pour décider cette fille de Piémontais à devenir sa femme et à nous fabriquer les portées de Maury qui perpétuent le nom.

L'assassinat d'un couple anglo-saxon du Sussex conduisit Albert en prison, aventure infamante même si tout finit pour lui par un non-lieu.

Cette erreur judiciaire lui ouvrit la gloire du Petit Niçois grâce à la honte de sa photo publiée à la rubrique des faits-divers comme assassin présumé. Cette notoriété avait laissé une gêne utile et agréable aux désaccords familiaux. Il rafistolerait sa réputation en jouant assez le héros de la Résistance à la Libération pour servir de témoin de moralité aux plus pétainistes d'entre nous.

Un beau matin, ou plutôt un bel après-midi, oui, la découverte eut lieu un après-midi et pas si beau que ça puisqu'il venait de tomber une de ces longues ondées de printemps qui pourrissent l'horticulture, un promeneur découvre à côté d'une motocyclette d'immatriculation anglaise couchée de travers entre les romarins au contrebas de la voie ferrée, un promeneur découvre donc deux cadavres d'hommes entièrement nus, effroyablement lacérés et mutilés, gorge ouverte, cœur poignardé, ventre découpé, visage écharpé, doigts tranchés. Le meurtrier fou s'est manifestement acharné. A l'un, il a arraché l'œil. L'autre, châtré et émasculé, porte son sexe entre les dents. On ne retrouve pas l'arme du carnage. Il n'y a pas de sang sur les plaies mauves, aucune trace : la pluie du matin a tout délavé. Un crime de sadique, évidemment lié à une histoire de mœurs contre-nature, comme l'écrira Le Petit Niçois quand on aura arrêté Albert pour interrogatoire serré.

Les soupçons se portent un peu sur lui. Albert assassin ! Albert contre-nature ! A devenir maboul ! Comment ? Lui, Albert, jeune père de famille avec son premier, le petit Bébert qui a fait juste deux

ans et toutes ses dents de lait, et avec sa vaillante Clémence aux yeux lilas de Piémontaise en train de lui préparer un autre enfant dans ses rondeurs. Lui Albert, gestionnaire avisé qui vient de convertir à la violette d'avenir tout un champ de vieux rosiers fatigués. Lui Albert, soutien de l'exploitation, qui se dévoue depuis la disparition de son père à entretenir des biens dont il ne possède pas légalement le moindre arpent et dont son frère aîné François II lui chicane l'usufruit, ah ! comment lui Albert aurait-il le temps, le goût, l'idée, la démence de déshabiller des motocyclistes anglais pour s'amuser au charcutier sous les romarins ? Le croirait-on cinglé ? Tous les goûts se trouvent dans la nature, d'accord, mais à ce point tordu contre-nature, non ! La rage lui donne une tête d'aubergine et il se retient pour ne pas mordre le flic de l'interrogatoire.

- Oui, mais la famille Albert habite la maison la plus proche du lieu du crime, bien que située de l'autre côté de la voie ferrée : pourquoi n'ont-ils rien entendu ? - Et pourquoi auraient-ils entendu ? Essayez de crier de l'autre côté en contrebas de la voie ferrée et venez voir si on vous entend dans la cuisine ! - Oui, mais on a retrouvé des plombs de chasse sur les cadavres et justement ce matin-là, Albert avait tiré plusieurs coups de fusil. Pourquoi rôdait-il à l'aube ? Contre qui en avait-il ? - Contre un chat sauvage qui faisait hurler le chien depuis la veille. - Oui, mais le chien hurlait à la mort à cause du crime ! - S'il faut voir un cadavre au bout du jardin toutes les fois qu'un chien aboie, on a intérêt à mettre carrément un croque-mort au collier dans la niche. - Oui mais pourquoi ces plombs de chasse sur les cadavres, justement ? Il leur a donc tiré dessus. Sans les apercevoir ? - Hé oui, sans les apercevoir. Il n'a même pas traversé la voie, Albert, il ne voulait pas mettre le pied sur les garennes de l'autre côté pour qu'on ne l'accusât pas de braconner du lapin, il a arrosé par dessus les rails pour effrayer le chat sauvage. Normal que des plombs tombent en contrebas.

N'empêche. La mondaine perquisitonne chez Albert, on passe les remises au peigne-fin, on examine à la loupe ses chaussures, ses vêtements, on essaie d'y retrouver du sang anglais puisque la pluie a délavé toutes les autres traces de l'assassin, effacé tous les autres indices. On envoie pour analyse une tache lie-de-vin sur un pantalon de travail. Le laboratoire répond qu'il s'agit de sang de lapin. On ne trouve rien contre Albert, évidemment.

Cependant, on l'a gardé quelques jours à la prison de Grasse à la disposition du juge. Il attendra vingt ans avant de se venger de cette prison-là en y envoyant à son tour son dénonciateur. Il comprend vite qui lui a fait le coup. Quel saligaud a pu aller raconter aux gendarmes cette histoire de coups de fusil ? Un voisin : seul un voisin peut avoir vu Albert chasser à l'aube. Problème : Quel voisin précis a aperçu Albert en train de se tirer un civet dans ses violettes ? Facile ! aucun problème : il n'existe dans le coin qu'un seul voisin : son propre frère, François II dans sa Villa Nous Deux. Voilà, son frère aîné l'a dénoncé !

- Son frère aîné, le dénoncer ? Pourquoi diable ?

- A cause de l'héritage.

- Par pure vengeance, alors. Accuser Albert d'avoir tué ces Anglais ne pouvait en rien hâter ce règlement d'héritage. Ce crime n'avait rien à voir avec la disparition du père.

- A moins d'y voir l'occasion de prouver le décès du père.

- Comment ?

- En retrouvant son cadavre, pardi ! Albert aurait pu avoir des informations à ce sujet ? S'il les avait avouées ?

Et François II a dû raconter si bien ses salades aux gendarmes qu'ils tenaient déjà la conviction qu'Albert avait du crime sur les mains. Quel crime ? Celui des Anglais ? Ou bien un autre meurtre ? Tiens, tiens... Cherchez lequel, messieurs les Gendarmes ! Et de quel meurtre soupçonner Albert ? On n'a plus revu son père depuis deux, trois ans ? Mais pourquoi l'accuser, lui, Albert ? Parce qu'il empoche l'usufruit de la propriété ? Faux : il travaille pour sa mère, voilà tout. Et retrouverait-on le corps du père disparu, au fond d'un gouffre par exemple, encore faudrait-il prouver qu'il s'agit d'un assassinat et non d'un accident ! Mais ce crime précis, celui des Anglais, il ne l'avait pas commis, non, et les policiers de l'instruction l'ont relâché avec leurs excuses après l'arrestation des vrais meurtriers, deux Britishers, il s'agissait d'un règlement de compte between gentlemen.

En sortant de cellule Albert réalisa tous les dessous de l'affaire et prit l'habitude, toutes les fois qu'il passait devant la Villa Nous Deux de s'arrêter négligemment pour pisser contre le muret

grillagé et même, au delà, de rafraîchir les géraniums, sous l'œil blême de son frère François II dont il feignait d'ignorer l'existence. Il repartait sifflant *l'Internationale* derrière ses redoutables dents dressées en caisse de résonance.

La brouille entre les deux frères dura au moins deux décennies puisque je revois Bébert qui avait à l'époque déjà plus de vingt ans, en compagnie de ses grands gaillards de frères Maurice et Jeannot s'arrêter tous les trois à l'exemple de leur père devant le muret de la Villa Nous Deux transformé en urinoir familial. Albert pouvait se vanter de s'entendre avec ses fils.

Il ne fallut rien moins que la victoire des Alliées sur l'Allemagne nazie pour rabibocher les deux frères. Albert jouissait d'un statut de Résistant confortable grâce à ses idées bien connues en faveur du Proletariat International. Il s'arrangea en conséquence pour régler ses comptes dent pour dent (et en la circonstance il avait les dents longues) en faisant goûter le calme de la prison de Grasse à son frère François II qui avait besoin, de son côté, d'expliquer aux nouveaux patriotes la distinction qu'il avait établi entre ancien combattant de 14-18 et pétainiste de 40-44. Dans le recueillement de la cellule 543, les deux frères eurent une entrevue vraiment idéologique où ils discutèrent état du patrimoine familial, partage devant notaire, successions légitimes et renonciation volontaire de succession contre compensation raisonnable, donation en avancement d'hoirie et autres grands thèmes politiques personnels qu'Albert ne traitait jamais du bout des dents, et comme les deux frères tombèrent finalement d'accord sur le gouvernement de l'avenir, Albert satisfait n'eut pas plus de mal à faire relâcher son frère qu'il n'en avait eu à le faire incarcérer.

Françoise, leur vieille mère, accueillit son cadet comme un héros quand il lui ramena comme promis son fils aîné à la maison. Les deux frères se tenaient par l'épaule et la satisfaction d'Albert étalait si largement ses dents qu'à lui tout seul il souriait pour deux. Ils ordonnèrent à leur femme de s'embrasser et Adrienne et Clémence tombèrent dans les bras l'une de l'autre en reniflant pertinemment d'émotion. Bébert, Maurice et Jeannot y passèrent aussi. Albert envoya Jeannot chercher l'appareil photo et Bébert disposa chacun debout autour de la vieille Mémé Françoise assise dans le fauteuil en châtaignier, Maurice se permit de faire avec deux doigts les oreilles de lapin derrière la tête d'Adrienne mais Clémence s'en avisa et lui expédia illico une torgnole sans bulletin d'envoi qui fit dire au garçon : «Bien, Maman ! » et comme Adrienne qui n'avait rien remarqué ouvrait des yeux étonnés, Clémence lui expliqua : «Il a beau faire dix-neuf ans, je reste sa mère !», Bébert cria : «Souriez ! Ne bougeons plus ! Le petit oiseau !» Albert déroula ses dents, chacun se força à sourire en pleurant à cause de ce fichu soleil qui tape en plein dans les yeux, et voilà, on a pris la photo pour envoyer à Tonton Antonin mais on fera trois copies, chaque famille la sienne, dommage que Bébert manquera dessus mais il en faut bien un qui se dévoue.

Bien entendu, trois jours après, le temps de préparer les actes, les deux frères se retrouvèrent chez le notaire et signèrent le compromis de vente-succession qui accordait à Albert la propriété effective de tous les biens de famille./.